

Le fou de l'Île

Wilfrid Lemoine

Number 11, Summer 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemoine, W. (1958). Review of [Le fou de l'Île]. *Vie des arts*, (11), 47–48.

LIVRES

LE FOU DE L'ILE

Parce qu'il est tout d'une pièce, Félix Leclerc est un de ceux que l'on accepte ou rejette en bloc. Ainsi je crois qu'il est plus difficile de parler de ses œuvres que de celles de tout autre Canadien. Est-ce dire que ceux-là sont moins entiers que celui-ci? Est-ce dire que ceux des nôtres qui pourraient lui donner des leçons d'esthétique (et ils sont assez nombreux) sont moins riches, moins lumineux que lui? Il se pourrait, et qu'ils soient moins généreux aussi.

Félix Leclerc nous fait le don de lui-même, complet, sans réserve. C'est ce qui blesse celui qui ne voit que la forme, que l'art en son sens le plus désincarné, le plus abstrait. Car l'homme entier que nous livre Leclerc cueille par-ci, par-là des bouquets de joies, des gerbes d'amour, des odeurs de haine et quelques fleurs bleues, comme il arrive à tout homme de le faire, mais tous ne l'avouent pas. Et son geste de moissonneur, quelques fois gratuit, peut dérouter. Comme il arrive aussi à tout homme, Leclerc pense, il a des idées à lui. Il nous les dit, ces idées-là, à sa façon, un pied dans l'aube, un oeil dans les nuages. C'est tout entier que Leclerc se donne à nous, sans pudeur, sans recherche. Ainsi il chante dans ses écrits, il parle, il murmure. Ainsi il trébuche, il s'embale, il se cabre, il pleure, il sourit, comme il arrive à tout homme, dans la vie, même à ceux qui ne mettent pas toute leur âme sur et entre les lignes d'un roman. L'esthéticien pourra dire que la poésie semble mener Leclerc beaucoup plus que Leclerc ne paraît mener la poésie : il n'aurait pas le contrôle de son inspiration. Mais le gant se retourne et nous voyons Leclerc poétiser tout ce qu'il touche, *sans le vouloir*. Tant et tant de poésie aguichante est *voulue*, aujourd'hui, que le poème naturel, celui qui surgit au contact d'une sensibilité à l'état pur et d'un objet, d'un animal ou d'une autre sensibilité, que ce poème primitif est devenu suspect. Tel est celui de Leclerc. Il est d'amour sous forme d'amitié, de tendresse, de haine, de mystère, d'espoir. Il est de pensée, aussi.

Puis il y a la manière Leclerc de résoudre l'apparente contradiction du quotidien et du merveilleux. Encore là, la *manière* semble tellement peu voulue que nous la soupçonnons d'être Leclerc lui-même. Au fait, s'il poétise tout ce qu'il touche, aucune volonté d'art ne lui est nécessaire. Les mouvements de son âme deviennent son style. Mais depuis qu'il fut écrit « *le style, c'est l'homme* » l'homme n'a-t-il pas *recherché* un style pour relever son allure aux yeux d'autrui, et ce faisant le style n'est-il pas devenu l'autre homme, l'homme idéal?

Leclerc, lui, retourne aux sources. Sa première préoccupation semble être la démarche de la sensibilité de son âme. Et voici encore l'esthète en nous qui se réveille, qui tend l'oreille, qui est prêt à lancer l'anathème. D'une part, les objets les plus usuels, les êtres les plus simples, les mots les plus ordinaires. D'autre part, d'éclatantes fusées qui se perdent au fond du réel, où certains croient voir l'irréel. Mais la sensibilité de Leclerc, on le sent dans son style, ne connaît pas de frontière. Chez lui tout est réel. L'homme qui donne la main à la mer,

l'objet du ciel que cherche désespérément le Fou, la clarté des yeux d'enfants. Sérieuse est l'unique plume blanche au chapeau du garçon. Vivante l'étoile que le bossu captura dans un pot de cristal. Significative cet avis d'une paysanne : « *Lance un câble aux étoiles.* » Et les gestes cruels du Bouclé, la Terreur de l'Île, se transforment naturellement en sanglots de repentir dans la tendresse d'une épaule amie. Encore une fois, l'esthète-catalogueur se trouble. Il ne sait s'il doit ouvrir la fiche du réalisme, du naturalisme, du surréalisme pour y coller le Fou de l'Île (1) C'est là un péché qu'il ne pardonne pas facilement, qu'il craint aussi, parce qu'il ne rencontre pas souvent le péché de générosité, celui de Leclerc. Il ne sait non plus où joindre le merveilleux, la fleur bleue et la virilité qui tous trois composent le récit.

L'angoisse s'est emparée du Fou de l'Île qui cherche la délivrance. Il se rapproche des simples, avouant : « *Moi, j'ai des idées tumultueuses, imprécises et folles. Vous autres, vous avez le feu et l'enclume pour les purifier et en forger des objets utiles. Et un beau jour, forgeron, après un lourd coup de marteau sur une idée têtue et dure, tombera à nos pieds, comme une amande, comme un noyau, la chose que j'ai perdue et qui fait que je marche avec, au fond de la gorge, un violent goût d'enfance, de pureté et de travail.* » L'esthète verra-t-il là le carrefour d'une belle poésie ou sera-t-il trop enchevêtré dans son engrenage technique pour profiter d'une profonde sensation d'homme?

Car chez Leclerc la sensation prime la pensée. Quand le Fou se rend à la ville, par exemple, il rencontre des êtres à pensées. Il semble, ici, que les commentaires se détachent complètement du personnage en scène. C'est l'auteur à nu, près du personnage, qui parle, qui ne pense pas comme les hommes de la ville, qui ne les aime pas. Dans ce bref passage du récit la technique n'est plus à la hauteur : c'est Leclerc qui est convaincu de l'inutilité du financier engagé, de la futilité de certains intellectuels. Le personnage qui observe ces gens a fui. Par contre, les paroles que trouve l'auteur pour nous décrire ces gens à pensées nous font sourire, avec une pointe de méchanceté.

Jusqu'à l'avant-dernière page donc, l'homme qui reçoit ce merveilleux présent d'homme qu'est *Le Fou de l'Île* n'a qu'une réserve à signaler. Il fut porté par les vagues toujours renouvelées d'une poésie riche et entière. La lumière de l'homme, de la nature et de leur mystère l'a baigné de toutes ses nuances. Avec le Fou il a préparé le plan d'amour, avec la paysanne il a planté des radis et il a engagé des conversations avec l'inconnu. Avec les arbres, le phare, la mer, les enfants blonds, le forgeron, il a connu les inquiétudes et les ivresses de l'espoir. Avec le pêcheur il a aimé la vie sur l'île parce qu'il a ouvert des coeurs. Et c'est là, à l'avant-dernière page

(1) *Le Fou de l'Île*, éditions Denoel, Paris.

que le lecteur devrait fermer le livre. Car dans les trois derniers paragraphes il rencontrera non seulement sa déception, mais il risquera de détruire ce château de gestes entiers à cause du souhait de mort qu'il y rencontrera. Souhait de mort qui vient en contradiction flagrante avec l'âme généreuse, l'âme héroïque qui s'est lentement constituée d'une page à l'autre. A moins que le lecteur ne partage l'opinion que Dieu se retrouve seulement dans la mort. La rage de vivre qui embrassait le récit jusqu'à l'avant-dernière page semblait tellement vraie, tellement près de l'âme et du corps que ce brutal refus de la matière sonne faux. Pourquoi Leclerc n'a-t-il pas terminé à l'avant-dernière page avec cette belle suggestion qu'on y trouve : *Il se demande si la mer ne lui a pas apporté un poisson qui parle, un paquet de lettres d'amour, un soulier de reine, ou un miroir où l'on voit les villes qui bougent.*

Si le Fou, encore vivant, avoue qu'il possède la joie parce que Dieu habite en lui, pourquoi souhaite-t-il la mort au risque de le perdre ? Car n'oublions pas que c'est son refus de tout dogmatisme qui caractérise ce personnage-clé. Qui est soudainement devenu masochiste, l'auteur ou le héros du roman ? Croyances personnelles mises à part, cette idée en dernière page offre une telle contradiction à tout le roman qu'elle le blesse, le diminue. Et nous sommes convaincus, heureusement, que la vérité de Leclerc se trouve dans toutes les pages qui précèdent la dernière. C'est donc avec nostalgie que nous revoyons les premières 220 pages. Avec joie aussi, car nous y retrouvons Dieu dans tous les replis du *monde vivant* et à tel point que la page 221 exclue, nous croyons tenir là un des plus beaux poèmes canadiens de la décade.

Wilfrid Lemoyne

BAR DE LA TOUR EIFFEL VOUS OFFRE UNE

RESTAURANT FRANÇAIS • LE PAVILLON

ATMOSPHERE VRAIMENT PARISIENNE



1422, rue Stanley près de la rue Sainte-Catherine,
Montréal, pour renseignement, appelez: BELair 9525

Sur le fil

R. RIOPELLE, ING. P.
L. DUFRESNE, ING. P.
P. DORVAL, T.D.
P. MOREL, T.D.
G. PLANTE, T.D.

L. E. DANSEREAU, Prés.

MÉTROPOLE ÉLECTRIC INC.
ENTREPRENEURS-ÉLECTRICIENS

MONTRÉAL
QUÉBEC
OTTAWA

Dessin de Benjamin Rabier (détail)